

SUSCIPE ME, DOMINE... ET NON CONFUNDAS ME !

*« Reçois-moi, Seigneur, selon ta parole et je vivrai ! Ne permets pas que soit
confondue mon espérance. » Ps 118, 116*

C'est le 2 février 1977 que j'ai chanté pour la première fois ce chant d'offrande de tout mon être au Seigneur. Nous étions quatre novices de 29 à 23 ans. J'allais en avoir 26. Notre monastère N.D de Koubri, fondé en 1963, avait alors 14 ans d'existence et les aînées burkinabè qui nous avaient précédées étaient au nombre de quatre tandis que l'effectif total de la communauté s'élevait à une quinzaine de membres dont nos trois fondatrices françaises. Le monastère n'était pas encore autonome, mais vivait déjà une certaine autosuffisance. Son insertion dans l'Eglise locale était réelle, la petite hôtellerie de sept chambres accueillait bon nombre de religieuses du diocèse de Ouagadougou et d'au-delà. Nos trois activités principales assurant notre gagne-pain nous permettaient de vivre décemment et d'aider autour de nous. Même si les difficultés habituelles dans toute vie de communauté ne manquaient pas, notre monastère était humainement parlant plein d'avenir !

Faire profession définitive dans un tel contexte, franchir ce pas décisif, en m'engageant à vivre dans ce monastère jusqu'à ma mort était une étape exaltante et me procurait un réel bonheur. Depuis le jour où l'appel de mon Dieu s'était comme imposé à moi, Je n'avais jamais hésité sur ma vocation. Je ne voyais aucune raison de douter de Dieu à cette étape décisive de ma vie ! Je n'avais aucun regret d'avoir quitté qui ou quoi que ce soit. Bien au contraire, vivre à l'écart du monde, loin de la ville et relativement loin de ma famille, une vie de silence, dans une certaine solitude,... j'aimais tout cela très profondément, j'y trouvais mon plaisir et toute ma joie. J'avais le sentiment que ce cadre était fait exprès pour moi, comme le lieu unique pour mon épanouissement dans une vie d'intimité avec le Seigneur et de communion avec mes sœurs... Des sœurs que je n'avais pas choisies mais dont j'avais conscience que nous avions reçu le même appel ! Malgré nos différences, nous cherchions à nous comprendre et surtout à nous accepter et nous nous aimions. Désireuses de partager soucis et peines, nous allions nous entraîner et nous stimuler fraternellement sur le chemin de la conversion dans une marche allègre vers le Seigneur ! Avec toutes ces années de formation, la communauté dans laquelle je m'engageais m'avait montré suffisamment combien elle m'accueillait et m'acceptait comme j'étais. Tous les espoirs, tous les rêves m'étaient donc permis. Le Seigneur était tout pour moi : Ami sûr, Maître et Sauveur, « Roc de mon cœur... ma part pour toujours » (Cf. Ps 72, Ps 15), mon Espérance à jamais !

Aimer de tout mon amour, avoir pour idéal de « vivre continuellement en présence de Dieu » et par-dessus tout de « ne rien préférer à l'amour du Christ »... la Règle de St Benoît répondait à mes aspirations les plus profondes ! Et tout au fond de moi j'étais également nourrie par une autre réalité qui comblait toute mon espérance : « Au cœur de l'Eglise, ma mère, je serai l'amour » ! Ce cri enthousiaste de Ste Thérèse découvrant au Carmel son appel personnel, je voulais le faire mien.

« Ils seront vraiment moines s'ils vivent du travail de leurs mains » RB 48. Faire la cuisine, nettoyer la cour, soigner les poules, fabriquer le yaourt, ou travailler dans le grand verger... Cette vie de travail simple me permettait, avec mes sœurs, de partager la condition de tout homme. J'en étais heureuse.

Dans ce coin de brousse relativement tranquille, les jours s'écoulaient paisibles, comme une eau calme et limpide ! Et voilà apparaître les premiers remous à la surface de cette eau douce... Le premier imprévu perturbant qui allait ouvrir la voie à toute la série des « petites et grandes contrariétés » s'est présenté une semaine après la profession : la supérieure générale des Sœurs de l'Immaculée conception convainc ma prieure de me demander le service de secrétariat dans une grande réunion de supérieures générales de l'Afrique de l'ouest se tenant à Ouagadougou. Il fallait donc sortir... et passer une bonne semaine à la capitale ! Incident banal en soi, mais pour la novice qui venait de faire profession dans un monastère de clôture, il n'en était pas ainsi.

Quelques mois plus tard il m'était demandé d'aller, en compagnie d'une sœur aînée, à l'Institut Catholique de l'Afrique de l'ouest en Côte d'Ivoire pour une année d'études religieuses. Cela devait finalement durer 4 ans ; ma consolation a été que malgré cette longue absence du monastère, il m'a été accordé de faire ma profession solennelle en janvier 1981 !

« Reçois-moi, Seigneur, selon ta parole et je vivrai ! Ne permets pas que soit confondue mon espérance »

Le nom théophore que l'on me proposa alors comme une devise, je l'accueillis de tout mon cœur car il correspondait à mon aspiration la plus profonde : Wêndbala qui se traduit « Dieu seul » ou « Dieu seulement ». Quelque chose de très exigeant mais que je recevais sans prétention, espérant contre toute espérance car « *L'Amour de Dieu avait été répandu dans mon cœur par l'Esprit Saint* », don gratuit de Celui « *qui opère en nous le vouloir et le faire* ».

Et c'est en juillet 1991 que j'ai été élue Prieure. Ce fut difficile pour la communauté et pour moi de remplacer Mère Marie Hamel notre fondatrice et première prieure française, une femme remarquable et de sainte vie, celle qui nous avait toutes reçues dans cette vie monastique bénédictine et qui était pour chacune de nous la mère aimée et vénérée. C'est à partir de ce moment là que ma grande confiance devait être mise à l'épreuve ! Mon désir de m'attacher toujours plus fort à Jésus était là, bien réel... Mais comment pourrais-je être à la tête d'une communauté ? Et plus encore, comment pourrais-je succéder à la fondatrice ! L'acceptation intérieure de cette charge de prieure fut difficile. Mais elle me fut donnée quelques quatre années plus tard, au cours d'une retraite. J'accueillis alors le chemin que le Seigneur et mes sœurs me présentaient et je m'y engageai résolument. « *Suscipe me, Domine... et non confundas me...* » Le chant de mon offrande résonnait au plus profond de moi et quelque part je me savais portée : « *Il est fidèle le Dieu qui vous appelle : c'est Lui qui agira* » 1 The 5,24. Et puis « *L'Espérance ne déçoit pas car l'Amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné* » Rom 5,5.

Une de mes premières difficultés avait été de me trouver face à des tempéraments divers et plus encore à des sensibilités différentes de la mienne quant à l'interprétation de la pratique des vœux : l'obéissance, la disponibilité... St Benoît en avait pourtant averti l'Abbé ! RB 2... La première fois qu'une de mes sœurs a répondu non à une demande que je lui présentais comme une obéissance, j'ai été très ébranlée. Je me revoyais une dizaine

d'années en arrière ! Lorsqu' on m'avait demandé d'aller aux études... Quand bien même je pleurais toutes les larmes de mon corps, jamais je n'aurais dit non à ma prieure.

La mort de notre vénérée Mère Marie est survenue en 1998, sept ans après mon élection. Grain tombé et enfoui dans la terre de Kouabri, semence d'espérance pour sa communauté, pour ce peuple burkinabè auquel elle avait donné sa vie, pour l'Eglise et pour le monde.

Puis ont suivi deux à trois années particulièrement difficiles... Etait-ce dû au choc de la disparition de notre première prieure et fondatrice ? Etait-ce parce que plusieurs parmi les sœurs de la communauté avaient autour de la quarantaine ? ... En tous les cas ce fut un temps de crise pour la communauté et la prieure. Mais c'est à ce moment-là que j'ai expérimenté combien le Seigneur était proche, toujours à nos côtés. C'était Lui le Maître qui tenait la barque ! Même au cœur de cette tempête quand nous avions l'impression qu'il dormait derrière, sur le coussin, il veillait, le Gardien d'Israël ! Cf. Ps 120.

Je commençais à mieux comprendre aussi que ma conversion comme celle de mes sœurs était d'abord son œuvre avant d'être la mienne. Si la grâce ne touche pas un cœur, inutiles sont exhortations et conseils. Je devais apprendre à céder toute la place à l'Esprit Saint, à ne pas me prendre trop au sérieux. Passer mon temps à m'inquiéter, à m'agiter, c'est gesticuler inutilement et c'est gâcher l'œuvre d'amour de cet Esprit répandu dans les cœurs.

Confiance et Espérance ! « La communauté de demain, Dieu la voit », disait Frère François à Tancrede qui l'invitait à réagir énergiquement devant la mauvaise conduite de certains frères risquant de compromettre l'avenir de l'Ordre encore adolescent. Cf. Sagesse d'un Pauvre, El. Leclerc

Oui, c'est Le Seigneur qui fera advenir la communauté qui est sienne et qu'il forme lui-même ! Voilà la cause de mon Espérance.

Les soucis économiques, s'ils n'étaient pas accablants, étaient réels... Sans nul doute comme dans toute communauté ne comptant que sur les ressources générées par ses seuls membres. Nos fondatrices avec ingéniosité avaient cherché et trouvé le meilleur gagne-pain qui pouvait être fiable à leur arrivée sur la terre burkinabè : la fabrication et la commercialisation du yaourt. Mais il fallait faire face à tous les aléas et à toutes les vicissitudes liés à ce genre d'activités depuis les imprévus du marché jusqu'aux surprises désagréables des clients défaillants ou malhonnêtes, des collaborateurs se faisant soudain « faux-frères », en passant par les exigences des fournisseurs... « Si le Seigneur ne bâtit la maison, en vain peinent les maçons » ! Dans l'ensemble, nous nous en sommes toujours tirées, portées par cette confiance des tout-petits.

Et aujourd'hui... Les années passant, je prends davantage conscience que Dieu est Dieu ! Je regarde avec étonnement ces presque 19 années de priorat ! Etonnement... comment avons-nous pu traverser les flots et les vagues... et les remous des eaux profondes !

« L'Espérance ne déçoit pas car l'Amour a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné ». Rom 5,5

Aimer, Pardonner, Repartir, Recommencer... Patience... N'est-ce pas là un autre nom de l'Espérance.

Quand je vois des jeunes qui entendent l'appel, et décident d'y répondre avec ferveur cela me comble de joie et nourrit et mon espérance. Lorsque, après discernement, ma communauté accepte que l'un ou l'autre de ses membres soient envoyés pour une

formation à l'extérieur, je pense que nous posons des actes d'Espérance pour la communauté de demain. Et quand nous consentons à accueillir parmi nous des sœurs d'autres monastères-frères d'Afrique de l'Ouest ou d'ailleurs, ou lorsque nous répondons à un appel à l'aide en envoyant une de nous, nous voyons et faisons grandir l'Espérance. Une communauté où on reçoit et envoie, une communauté qui s'ouvre à l'autre est, me semble-t-il, un témoin d'Espérance... Signe réconfortant que le Seigneur est à l'œuvre chez nous malgré nos limites et aussi avec nous ... avec toute notre bonne volonté et les ressources humaines et spirituelles qu'il nous a confiées et que nous devons mettre à profit.

Dès le début de mon entrée en charge comme prieure, j'avais accordé beaucoup d'importance à l'accompagnement spirituel et à la relation interpersonnelle : j'y voyais et j'y vois encore un lieu d'accueil et de réconfort mutuels, même lorsqu'il arrive que le dialogue se fasse difficile ! Car toujours Dieu est là, présent en chaque cœur et entre nous, source de notre Espérance. La brève prière qui ouvre la rencontre le rappelle et le souligne. Ecouter, donner l'occasion à ma sœur de parler de ce qui lui tient à cœur, s'informer des nouvelles de sa famille, échanger sur des questions d'emploi, etc. , c'est tout autant chercher à discerner la volonté de Dieu et les signes qu'Il ne cesse de nous faire dans notre quotidien si ordinaire. Cela aussi porte une marque d'Espérance. Quand arrive le temps du carême, c'est avec émotion que je reçois de mes sœurs pour les présenter au Seigneur leurs « billets de carême » ! Bref ou long, le soin avec lequel chaque billet est rédigé traduit le désir de conversion de chacune et dit sa prière humble, sincère et aimante. J'ai toujours imaginé la joie du Seigneur accueillant les offrandes de ses bien-aimées. Espérance en nos cœurs ...

« Ne jamais désespérer de la miséricorde de Dieu » RB 4

Au moment où je commençais à réfléchir sur le thème de ce partage –nous étions alors à Zadar- me parvenait la nouvelle des inondations catastrophiques qui devaient détruire plusieurs secteurs de la ville de Ouagadougou au Burkina Faso : en une journée des milliers de familles se retrouvaient sans logis, sans ressources et sans papier. Quelle espérance pouvait redresser tant de miséreux ! Le large mouvement de solidarité et de générosité suscitée dans tant de cœurs devant la souffrance du frère malheureux a élevé les cœurs.

En ce début de janvier c'est Port-au-Prince, la capitale de Haïti qui pleure et gémit, incapable de compter ses morts et moins encore de les enterrer. Ce tremblement de terre comme toutes les catastrophes naturelles interpellent notre Espérance ! Seul le regard levé vers la Croix de Jésus, la prière silencieuse qui soutient les efforts et tous les gestes de charité peuvent répondre aux différentes questions qui surgissent devant un tel déploiement de douleur.

Ne jamais désespérer de la miséricorde de Dieu.... C'est le grand souffle d'Espérance qui traverse toute la Règle de St Benoît d'un bout à l'autre, depuis cette invitation initiale à écouter le « Père plein de tendresse » jusqu'à l'exhortation finale ouvrant sur un au-delà : « Tu parviendras » ! C'est aussi l'élan puissant de l'Amour qui soutient tout le Nouveau Testament : « et le Verbe s'est fait chair... et il a habité parmi nous ! » Et « Qui pourra nous séparer de l'Amour du Christ ? J'en ai la certitude : ni la mort ni la vie... rien ne pourra nous séparer de l'Amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ », le Vivant à jamais, Dieu-avec-nous pour toujours ...